

LÉOPOLD (continuant).—Au premier signal nous allons nous la partager. La Prusse reculera nos frontières jusqu'à Enghien, et, pour prix de notre concours, nous rapporterons les Pyrénées jusqu'à Montparnasse. Le plan est fait. Nous ne laissons à la France pour couvrir son immense orgueil que Belleville et le dépôt de Bondy. (Acclamations.)

LÉOPOLD (avec véhémence).—Espagnols, je jure sur...  
A ce moment, on entend un grand bruit au dehors. La porte s'ouvre avec fracas, et un envoyé du roi de Prusse paraît.

Silence général.  
L'envoyé s'approche de Hohenzollern père et lui remet le télégramme suivant :

« Dis à fiston qu'il faut laisser ça là tout de suite. France humeur de dogue. Pas agacer. Verrons plus tard. »

Hohenzollern père repasse la dépêche à son fils, qui la lit et reprend d'un air ahuri :

—J'y comprends rien du tout à toutes vos bêtises...  
HOHENZOLLERN PÈRE.—Tu n'as pas besoin de comprendre...  
Va te désabiller.

Léopold sort en murmurant :

—En voilà des toqués !

HOHENZOLLERN PÈRE (aux assistants).—Vous pouvez vous retirer, mon fils renonce à la couronne d'Espagne.

Le chœur déconfit s'éloigne en répétant trente-deux fois ans respirer, comme quand on a le hoquet :

Koitelet  
Bismark l'a fait.  
Par la Prusse  
Il ne l'est plus.

La toile tombe.

### ACTE III. ET DERNIER.

(La chambre à coucher de Léopold.)

LÉOPOLD (seul, évoquant la photographie de Charles-Quint.)

—O toi, grand empereur ! daigne m'inspirer dans une circonstance aussi... vexante. Que faut-il faire ?

CHŒUR (au dehors).—Nous payer nos factures !

LÉOPOLD (effrayé).—Ciel ! quel est ce bruit ? (Il tire son épée.)

A ce moment la porte cède ; tous les fournisseurs du premier acte se précipitent dans la chambre de Léopold leur mémoire à la main.

CHŒUR.

Ah ! craignez le courroux  
Qui vers vous nous amène.  
Payez-nous, payez-nous,  
Prince, et sans qu'ça traîne !

LÉOPOLD (furieux, faisant le moulinet).—Arrière, marauds. Par l'épée de Charlemagne !

UN FOURNISSEUR.—As-tu fini !

Au moment où ça va se gâter Hohenzollern père paraît.

HOHENZOLLERN PÈRE.—Silence ! vous serez tous payés !.....

Donnez-moi vos factures, je vais vous les viser

Il signe tous les mémoires et les rend aux fournisseurs qui lisent cette note en marge :

« Bon à toucher à Madrid après l'installation de Guillaume de Prusse aux Tuileries. »

Les fournisseurs font un nez immense.

A ce moment le fond du théâtre s'ouvre, et un zouave de la garde en tenue de campagne apparaît en apothéose dans un jet de lumière électrique.

Tous les fournisseurs se tournant vers lui et lui tendant leurs factures visées :

—Escomptez-nous donc ça à quatre-vingt-dix-huit pour cent de perte.

LE ZOUAVE (allumant sa pipe).—Vous vous en feriez mourir.

Nous verrons ça près la campagne.

Le nez des fournisseurs et la toile baissent pendant que l'orchestre fait entendre dans le lointain les premières mesures de la *Marseillaise*.

LÉON BIENVENU

NOTA.—Les directeurs de théâtres prussiens qui désireraient monter cette pièce peuvent s'adresser, pour les détails de la mise en scène, à M. le maréchal Le Bœuf, chargé des accessoires.

L. B.

## L'HOTEL DE NIORRES.

Suite.

Le chevalier, dont le cœur était généreux, compatit au sort pénible de sa visiteuse et lui promit de lui prêter aide et assistance.

La pauvre femme se déclara trop émue d'une telle réception, pour pouvoir en ce moment raconter en détail l'affaire dont elle voulait cependant entretenir son bienveillant interlocuteur, et sollicita la permission de revenir le lendemain.

M. d'A..., plein de prévenance pour le malheur, la reconduisit jusque sur le seuil de son appartement. La femme était demeurée voilée durant tout le temps de l'entretien, mais au moment de quitter le magistrat, et comme elle le remerciait chaleureusement avec des larmes dans la voix, pour mieux, sans doute, lui faire voir le sentiment de reconnaissance qui brillait sur son visage, elle releva son voile.....

M. d'A... demeura stupéfié par l'éclatante beauté qui se révéla alors subitement à lui. S'il eût connu de nom seulement la Madone, il n'eût pas douté un instant que ce fût elle qui venait de quitter son cabinet, mais vivant en dehors de tout ce qui se passait dans la ville, il ne soupçonna pas une seule minute le piège qui était tendu sous ses pas.

Le lendemain, à la même heure, la charmante créature revint visiter le chevalier. Elle lui raconta une longue histoire bien embrouillée et savamment préparée à l'avance, et durant cette seconde audience, elle sut tellement intéresser à son sort l'austère magistrat, que ce fut lui qui, à son tour, réclama une entrevue pour le jour suivant, afin de communiquer à sa visiteuse les réflexions qu'il aurait eu le temps de faire relativement à son procès.

Que vous dirai-je ? poursuivit M. d'Herbois en se tournant vers le conseiller au parlement de Paris, lequel, les mains toujours croisées, le front penché, paraissait être en proie à une torture morale des plus vives. Que vous dirai-je que l'on ne puisse deviner ? La Madone continua son œuvre si habilement commencée.

Bientôt, elle s'immisça si bien dans l'esprit, dans l'âme, dans le cœur de celui qu'elle voulait perdre, que le malheureux chevalier entraîné, subjugué, fasciné, subissant enfin le sort commun à tous ceux qui approchaient la séduisante créature, ne vit plus que par elle, ne pensa plus qu'à elle et s'abandonna à la passion funeste allumée dans son sein. Il rêva un mariage !

Il oublia tout ; et la femme qu'il avait aimée et dont il pleurerait depuis quelques mois à peine la perte douloureuse, et ses enfants demeurés à Paris, loin de ses soins et de son affection, et sa famille et les devoirs que lui imposait sa mission, il se résolut à tout sacrifier à sa passion.

Comment s'y prit la Madone pour vaincre cette vertu austère, pour abaisser ce caractère superbe, pour subjugué cet esprit élevé, pour le contraindre à en arriver à une union secrète. Voilà ce que j'ignore, monsieur, voilà ce qui, après vingt-six ans écoulés, est encore demeuré un mystère pour tous, mais ce que je sais bien, ce que tout Brest a su à cette époque, c'est qu'avant le délai expiré, la Madone avait gagné son pari et que le chevalier, jetant au vent sa réputation sans taches, se prosternait aux genoux d'une créature à laquelle il avait juré fidélité une nuit, au pied des autels.

M. d'Herbois fit une pose : une sorte de râle sourd faisait siffler la gorge de M. de Niorres.

Le vicomte, assis sur le banc de marbre, de l'autre côté du vieillard, fixait sur lui ses yeux animés. Le conseiller était dans un état de prostration presque complet : ses regards étaient fixes, sa tête, penchée en avant, demeurait immobile et ses lèvres entr'ouvertes semblaient aspirer l'air avec une peine infinie.

« Faut-il continuer ? demanda doucement M. d'Herbois.

—Oui ! balbutia le vieillard.

—C'est que, ce qui me reste à dire est le plus terrible ! »

M. de Niorres parut sortir de son accablement. La vie revint dans ce corps qu'elle semblait avoir abandonné : les yeux s'animent, la tête se redressa et les doigts serrés se détendirent.

« Monsieur, dit-il d'une voix sourde, avant de continuer, il faut que vous me disiez comment vous avez appris tous ces détails d'une période si douloureuse, dans une existence qui avait été avant cette époque fatale et qui fut depuis exempte de blâme ? »

—L'explication que vous me demandez, monsieur, répondit le marquis, je vous la donnerai tout à l'heure aussi complète que vous puissiez la désirer. Seulement, avant tout, il faut que nous reprenions notre entretien, ou plutôt que je reprenne mon récit là où je l'ai laissé, car c'est ce qui me reste à dire surtout qui doit provoquer votre intérêt. J'aurais voulu éviter ce qui précède ; j'aurais voulu ne pas blesser votre cœur en reprenant les choses d'aussi haut ; mais vous m'y avez contraint.

—Ma conduite ne regarde que moi, monsieur, interrompit M. de Niorres d'une voix fière. Si je vous ai laissé parler, c'est que vos paroles devaient être utiles. Les souvenirs que vous avez révélés ont été sans doute pénibles pour mon âme, mais à chacun sa charge de douleurs en ce monde. Tout ce que je demande au ciel, c'est d'avoir encore assez de force pour pouvoir porter la mienne. Continuez, monsieur, je vous écoute, et ne craignez pas de stigmatiser comme elle le mérite la conduite du magistrat dont vous parlez. Vos blâmes n'auront jamais l'amertume de ceux qu'il s'est adressés lui-même, et qu'il s'adresse encore ! »

M. de Niorres baissa de nouveau la tête ; mais son visage n'avait plus cette expression morne qu'il avait revêtu durant la première partie du récit du marquis d'Herbois. Ce n'était plus de l'abattement qui se lisait sur cette belle et noble physiognomie, c'était une résignation puissante et une énergique résolution de supporter tout ce que les paroles du narrateur pouvaient encore lui faire endurer de tortures morales.

« Parmi les illusions nombreuses que la Madone prenait à tâche de faire naître dans l'esprit du chevalier avec une infernale habileté, reprit M. d'Herbois, il en était une si fortement enracinée dans le cerveau du pauvre magistrat, qu'aucune preuve, quelque incontestable qu'elle fût, n'aurait pu, je crois, l'en arracher.

M. d'A... croyait fermement à la vertu de sa nouvelle épouse, c'est-à-dire qu'il ajoutait une foi aveugle à toutes les histoires mensongères que lui racontait cette femme, et que, son amour aidant, il en était arrivé à la persuasion que la Madone n'avait jamais ressenti que pour lui une affection sincère, et que sa fidélité irréprochable était la moindre de ses vertus.

Après avoir admiré le chevalier lors de sa conduite si pure, Brest l'avait plaint quand il était tombé dans les filets de la Madone ; mais.....

—Mais ? interrompit M. de Niorres en voyant le marquis hésiter à poursuivre, mais quand il fut constaté que celui que vous nommez le chevalier d'A..., et que j'appelle, moi, le conseiller de Niorres, était stupidement, follement et honteusement épris de cette indigne et insidieuse créature, la ville entière jeta sur lui le blâme qu'il méritait, et lui, sans vergogne et sans respect pour le nom que lui avait légué son père, et qui appartenait à ses enfants, se jeta tête baissée dans l'abîme, et souilla ce nom en le donnant à cette femme.

XXIV.—Le bâtard

« Après, monsieur, dit encore le conseiller, qui depuis quelques instants ne paraissait plus être le même homme, après, et appelez désormais par son nom celui dont vous retracez le fatal égarement. »

M. d'Herbois fit un geste de soumission, et reprit la parole : « Ce qui me reste à dire, continua-t-il, est pénible pour moi à énoncer et douloureux pour vous à entendre, monsieur ; mais les circonstances exigent impérativement que je parle, comme le vicomte le ferait à mon défaut, car il s'agit de sauver ceux qui n'ont pas succombé encore dans votre maison, et de vous mettre sur les traces du coupable ! »

—Les traces du coupable ! répéta M. de Niorres avec étonnement.

—Oui, dit le vicomte.

—Quoi ! vous pourriez.....

—Vous aider à découvrir l'horrible vérité, et ce que nous allons vous confier aujourd'hui, ce que nous seuls, peut-être, savons à cette heure, serait connu de vous déjà si vous ne nous aviez pas obstinément refusé votre porte.

—Continuez ! continuez ! dit M. de Niorres avec un accent fébrile. Ne craignez pas de rouvrir mes plaies ! Déchirez mon cœur, mais ne me cachez rien.

—Eh bien ! reprit le marquis d'une voix brève, écoutez-moi donc, mais permettez-moi de continuer à nommer, dans mon récit, le chevalier d'A..., ainsi que je l'ai fait jusqu'ici, celui dont je plains vivement les douleurs, et dont je respecte l'honorable caractère. Quel est l'homme qui, durant son existence, n'a jamais eu un moment d'oubli ?

Je reprends : le chevalier aimait donc la Madone d'un amour sans bornes. Bientôt cette infernale créature, fière de la réussite de ses projets, désireuse d'exploiter celui qu'elle voyait à sa merci, devenant tout à coup ambitieuse en songeant à l'immense fortune de M. d'A..., résolut de tout tenter pour porter un coup décisif.....

Un jour, elle apprit au malheureux qu'elle éteignait dans ses serres que le ciel avait béni leur union secrète en la sanctionnant par les liens les plus sacrés.... qu'elle se sentait mère.

Le chevalier crut-il à l'existence réelle de sa paternité....

—Il le crut ! dit M. de Niorres, et à partir de ce jour il entourait cette femme des soins les plus attentifs, et sa fatale passion redoubla de puissance.

—L'enfant qui vint au monde fut envoyé à Quimper pour y être élevé....

—Oui, dit encore le conseiller ; mais quelques années après sa naissance, cet enfant mourut, et les derniers liens qui eussent pu attacher la victime au tourmenteur se trouvèrent ainsi anéantis.

—Le croyez-vous, monsieur ? demanda le vicomte.

—Si je crois que mon fils est mort ? répéta le conseiller en se levant brusquement ; puis-je donc en douter ?

—Avez-vous vu son cadavre ?

—Non....

—Avez-vous assisté à ses derniers moments ?

—Non....

—Alors vous n'avez aucune certitude.

—Aucune certitude ! s'écria M. de Niorres dont toute l'énergie était enfin revenue.

—Sans doute. On a pu vous tromper en vous disant qu'il était mort, cet enfant que vous n'avez pas revu depuis le jour de sa naissance.

—Me tromper ! répéta le conseiller ; et dans quel but ?

—Je l'ignore, dit le vicomte ; mais cela a pu avoir lieu.

—Qui vous le fait supposer ?

—Je vais vous l'apprendre, dit le marquis ; laissez-moi continuer.

Le conseiller se laissa retomber sur le banc de marbre, en proie à l'agitation la plus vive.

« Nous sommes nés, le vicomte et moi, reprit M. d'Herbois, le 8 juillet 1759, je vous l'ai dit déjà. Cette nuit n'a-t-elle pas laissé un souvenir puissant dans votre mémoire ? »

—Oh ! fit le conseiller avec un geste de colère, cette nuit-là sera toujours présente à mon esprit. Il y avait quinze mois alors que j'étais sous l'empire de la femme qui m'avait jeté dans la voie mauvaise ; il y avait quinze mois que j'étais aveugle, et cette nuit-là la lumière se fit ; cette nuit-là je compris toute l'horreur de ma position.

—Et la veille, demanda le marquis, vous rappelez-vous ce qui s'était passé entre vous et la Madone.

—Oui, dit le conseiller ; mais ce qui s'est passé entre nous n'a pu être connu que d'elle et de moi.

—Cependant, nous le savons.

—Vous ?

—Oui, monsieur.

M. de Niorres lança sur les deux jeunes gens un regard où perçait une défiance manifeste.

« Parlez, alors, dit-il ; racontez, faites comme si je ne me souvenais pas.

—La veille de cette nuit dont je vous parle, continua aussitôt le marquis, c'est-à-dire le 7 juillet au soir, après une scène habilement provoquée par la Madone, pour laquelle vous ressentiez encore toute la violence de la passion qu'elle vous avait inspirée, la mère joua une comédie infâme. Feignant de penser sans cesse à l'avenir de l'enfant pour lequel elle affectait une tendresse sans bornes, elle pleura, elle gémit, elle vous rappela que vous ne pouviez rien pour lui, que votre fortune appartenait à votre fils aîné, et que votre fils nouveau né avait en perspective non-seulement la honte d'être issu d'une union non avouée, mais encore le dénûment et la misère.

Entraîné sur la voie où l'on voulait vous engager, vous vous y abandonnâtes sans restriction, et, dans un élan de générosité, vous commîtes l'insigne imprudence de remettre à la Madone un blanc-seing dont elle s'empara comme d'une garantie pour l'avenir.

—Comment savez-vous cela ? s'écria M. de Niorres avec violence.

—Je vais vous l'apprendre dans quelques instants, répondit M. d'Herbois ; mais ce que je dis est bien vrai, n'est-ce pas ?

—Oui.

—Ce blanc-seing vous l'avez remis à cette femme.

—Je voulais calmer les craintes de la mère ; je croyais à sa tendresse, à sa loyauté, et je trouvais naturelles les appréhensions qu'elle ressentait pour l'avenir de son fils. Je venais de lui promettre d'assurer par un acte authentique le sort de notre enfant, et comme elle parut douter de mes intentions, pour la convaincre, j'avais saisi une feuille de papier et je l'avais revêtue de ma signature.

—Et ce blanc-seing vous ne l'avez jamais revu ?

—Jamais.

—La Madone avait obtenu de vous ce qu'elle désirait, et le lendemain elle provoquait elle-même votre rupture.

—Oui ! s'écria le conseiller en fermant ses yeux avec une expression de rage et de douleur. Oh ! je vivrais deux siècles que cette nuit-là serait toujours présente à ma pensée, que la scène, juste punition de ma conduite honteuse, ne s'effacerait jamais de ma mémoire. J'en vois encore tous les détails !

Cette nuit-là, j'acquis la preuve que j'avais été depuis quinze mois le jouet d'une odieuse perfidie ; je sus qu'en me disant qu'elle m'aimait cette créature m'avait menti sans rougir ; qu'en me parlant de sa tendresse elle avait blasphémé les sentiments les plus purs ; je compris, enfin, que j'avais été ce que je méritais d'être, la risée des sots et l'objet de mépris des honnêtes gens. Ah ! ce que j'ai souffert en me trouvant face à face avec un rustre grossier qui me déclara froidement que la Madone n'avait pas d'autre époux que lui, que j'avais été joué indignement, que cette femme était mariée depuis dix ans. Oh ! ce que j'ai souffert en entendant celle que je méprisais plu à donner des qualités les plus précieuses, rire insolument à chacun de mes reproches, je ne saurais encore l'exprimer aujourd'hui. Mon premier mouvement fut de tuer sans pitié ces deux êtres sans pudeur que j'avais à merci. Déjà ma main convulsive étreignait mon épée prête à jaillir hors du fourreau ; mais la raison, par un miracle de la Providence, entra soudainement dans mon âme. Je compris toute la boue que j'allais lancer sur mon nom ; je me dis que j'avais été dupe assez longtemps, que j'étais puni de mes fautes, que je ne devais me venger que par le mépris, et qu'une seule chose me restait à faire : partir au plus vite. Deux heures après je quittais Brest, et je m'élançais le cœur brisé, l'esprit en désordre, sur la route de Paris. Là, je retrouvai mes enfants qui ne savaient rien de ce triste mariage désormais rompu de droit, ma famille qui jeta un voile sur un passé que je maudissais, et je résolus de reconquérir ma propre estime en faisant payer à mon existence à venir les fautes de mon existence passée. Je tins parole, messieurs !

(A continuer.)